

I

Combien de fois Louis ne nous a-t-il pas raconté la scène? Pour une fois où il s'était passé quelque chose de palpitant au village! Pour une fois où il en était acteur et témoin privilégié!

Une bonne raison pour lui de se faire offrir à boire. Enfin, au début, parce qu'ensuite, nous l'aurions plutôt payé pour qu'il se taise.

Nous avons tout su de ce qu'il avait fait, de ce qu'il avait pensé, au moment où...

En fait, il n'avait pas pensé à grand-chose.

Juste après une petite sieste, il avait décidé de faire un tour à son potager, à la sortie du village, histoire de biner quelques rangées. Il venait d'y arriver et d'arracher trois ou quatre belles carottes pour la soupe quand il vit de loin arriver par le chemin bordant la rivière un Raymond, guilleret, sifflotant, sa chienne sur ses talons, trôlant ici où là, gambadant autour de lui.

Louis ne s'en étonna pas plus que ça. Il savait bien où Raymond se rendait: comme tous les lundis, il se dirigeait vers son cabanon, une ancienne campagne devenue un vrai gourbi où il entreposait des outils, des vieilleries, et aussi un reste de charbon dont il n'avait jamais eu le courage de se débarrasser quand il était passé au chauffage au fuel dans sa maison, au début des années quatre-vingt.

« Ça peut toujours servir », disait-il.

Ils se saluèrent de loin ; un geste de la main, un :

– Oh ! Louis !

– Oh ! Raymond !

Sans plus. Sans conviction.

Le Raymond semblait pressé, peu disposé à venir blaguer, et Louis savait bien pourquoi.

Nous le savions tous.

Raymond a beau avoir soixante-douze ans, il garde quelques rameaux encore bien verts dont bénéficient ses conquêtes, pas si rares que ça, malgré tout. Comment fait-il, à son âge, pour exciter encore la galline ? Mystère.

Il a toujours été très porté sur la chose. Un vrai pistachier, ce gars-là ! On se demande bien quels charmes il leur dévoile dans le secret des alcôves, mais le fait est que...

C'est peut-être là son secret : titiller l'imaginaire féminin, donner envie d'essayer...

Ses deux premières femmes légitimes, il en a eu trois, l'avaient quitté parce qu'elles ne supportaient plus, à force, d'être copieusement trompées avec les premières venues. Et la troisième n'est pas mieux servie. Encore maintenant, il ne peut toujours pas voir un jupon dans la rue sans courir après. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir des « espérances », comme il dit, plus concrètes, à portée de main, pour les jours de disette.

Tout le village était au courant de ses fredaines, et ça papotait ferme, quand on le voyait passer à certains moments, dans certaines rues.

Comme le disait Louis :

– Pour la baiser, son espérance, fallait vraiment être en manque !

On savait tous qu'il s'agissait depuis un bon moment, une

année, à peu près, de la postière, une grosse difforme, à deux doigts de la retraite.

«Je vais sortir le chien», disait Raymond à sa légitime, et fissa, il filait droit à la cabane où l'autre l'attendait. Là, il la prenait sans cérémonie sur le tas de charbon.

Fallait quand même pas être dégoûté pour aller faire des cochonneries pareilles dans un endroit pareil avec une fille pareille!

C'est vrai qu'ils auraient pu se choisir un endroit plus confortable pour faire ça, mais la postière ne voulait pas héberger, elle s'imaginait encore avoir une réputation à soutenir, comme si leurs allées et venues au tas de charbon étaient restées inaperçues! Raymond, de son côté, ne pouvait évidemment pas non plus recevoir à demeure.

Louis marmonnait tout seul, regardant avec un soupçon d'envie le Raymond se hâter vers le cabanon. Il n'avait pas vu passer l'autre, la postière, mais ce n'était pas étonnant, il venait juste d'arriver. Et puis, il y avait la haie libre devant la baraque qui n'avait jamais été taillée. Les cyprès de Leyland étaient devenus de véritables arbres qui lui cachaient la vue.

Elle devait déjà être dans la place.

Ce qu'il ne racontait pas, mais nous nous en doutions tous, c'était la raison de sa présence un peu insolite, à cette heure, dans son potager. C'est que ça tapait encore fort, en ce début d'après-midi.

C'était l'envie qui le tenait, la jalousie. Il venait flairer le scandale. Avenante ou pas, Raymonde était une femme et depuis qu'avec la sienne c'était... plus rien du tout...

Il l'aurait bien affranchie, lui aussi, la postière, et même sur un tas de charbon, tiens.

Avec ça que ça l'aurait gêné!

Raymond, c'était un gros égoïste ! Il aurait bien pu lui proposer de faire part à deux. Ils se connaissaient depuis si longtemps ! La Raymonde ne s'en serait sans doute pas formalisée non plus !

Comme quoi, on peut toujours fantasmer, se faire des illusions sur soi et sur les autres.

Oui, la postière s'appelait Raymonde. Raymond/Raymonde... Un hasard, un appariement, un argument de plus pour Raymond de la convaincre, au début.

– Y'a pas de hasard, tu sais ! On était fait pour s'entendre !

Raymond attacha sa chienne devant l'entrée du cabanon, elle n'avait pas droit non plus au spectacle. Il poussa la porte qui n'était apparemment pas fermée à clef, elle ne l'était jamais, et disparut à l'intérieur.

Louis allait ramasser son panier à carottes quand il vit la porte du gourbi se rouvrir, et Raymond ressortir, lentement, vacillant.

Déjà ? pensa-t-il. C'est pas possible ! Ils se sont engueulés ? Elle n'est pas là ? Elle veut plus ? Il peut plus ?

C'est fou ce qu'on peut penser en deux secondes !

Le Raymond restait sur le seuil, immobile, bras ballants et autant que Louis pouvait le distinguer, tirant une tête d'un vert malsain.

Le temps que Louis se demandât quoi, le Raymond flancha des genoux et piqua du nez dans une touffe de lavande devant la baraque. La chienne se mit à japper, affolée. Louis se précipita. Qu'est-ce qu'il lui prenait ? Une crise cardiaque, un AVC, comme on dit maintenant ?

Une mauvaise pensée au passage : bien fait pour lui. On n'a pas idée, à son âge...

Quand il arriva près de Raymond, l'autre était déjà revenu à lui et tant bien que mal, tentait de se soulever, de se relever.

– Tu bouges pas, surtout! Tu restes allongé et tu bouges pas! Tu as dû faire un infarctus, je vais aller chez Ernest, prévenir les pompiers. J'en ai pour une seconde. Bouge pas, je te dis!

L'autre, une mine de papier mâché, comment peut-on aussi vite changer de couleur, secoua la tête, bégaya, agonisant :

– C'est pas ça! C'est pas ça! Oh! Pôvre! C'est rien que le contrecoup de...

– Le contrecoup de quoi, alors?

– Va voir...

Qu'est-ce qu'elle avait manigancé, la Raymonde?

Il faisait sombre, à l'intérieur. La lumière venant du petit fenestron éclairait mal le désordre ambiant, les outils, une vieille herse, des cageots, des bottes de paille, de roseaux, le motoculteur... et, bien sûr, dans un coin, le tas de charbon, recouvert en partie de sacs de jute. Par-dessus les sacs de jute, une vieille couverture toute déchirée, et, allongée sur la couverture, la Raymonde, une jambe repliée sous l'autre, la jupe remontée sur les cuisses, les bras en croix, la bouche ouverte, le regard perdu dans l'examen des toiles d'araignées du plafond, une grosse tache de sang sur sa robe, à l'emplacement du cœur.

Louis crut, lui aussi que le sien allait lâcher, nous confia-t-il, dramatique en se tenant la poitrine à deux mains. On avait envie d'applaudir tant c'était réaliste.

Il se mit à flageoler des guiboles comme si son sang n'irriguait plus rien, ni sa tête, ni ses jambes. Il s'appuya contre un vieux tonneau, chancelant, sans pouvoir faire autre chose que regarder. D'ici que ses coronaires pètent aussi...

À la fin, Louis se reprit, s'approcha prudemment pour vérifier, mais il n'y avait plus rien à vérifier. Elle était encore

chaude, Raymonde, mais tout ce qu'il y avait de plus morte. Ça se voyait à l'œil nu.

Il n'avait plus rien à faire à l'intérieur. Secoué, il tourna le dos à la scène et sortit en fermant bien la porte derrière lui. Un bon bol d'air après, il retrouva le Raymond debout, chancelant, pâle, encore tout tourneboulé.

– T'as vu ?

Pour ça oui ! Il avait vu ! Et il aurait aimé mieux pas.

– Bouge pas, je t'ai dit ! Assieds-toi sur le banc, ici, si tu veux pas t'allonger mais bouge pas. Faut prévenir les gendarmes et le docteur, et vite. Reste ici, devant. Ne touche à rien surtout, je file chez Ernest !

Ernest habitait la maison la plus proche, à cent mètres, à peine, à l'entrée du village.

En s'éloignant par la haie, Louis entendit Raymond gémir :

– Et Denise ! Qu'est ce qu'elle va dire, Denise ?

Denise, c'est la femme de Raymond.

Il était bien temps de s'en préoccuper !

Louis haussa mentalement les épaules. Qu'est ce qu'elle pourra bien dire, Denise ? Comme si elle n'était pas au courant, Denise, et depuis longtemps, des frasques de son homme. Comme si, au village, tous n'étaient pas au courant ! Mais c'est vrai qu'un coup pareil...

Quand même, il n'aurait pas voulu être à la place de Raymond dans les heures qui allaient suivre.

Ernest se montra prodigieusement intéressé par l'événement et Louis eut beaucoup de mal à l'empêcher de se précipiter « pour aller voir ». Il lui fallait aussi contenir un flot de questions.

– Le téléphone d'abord, Ernest !

Brave type, le Ernest, mais un peu pègue !

Louis put enfin composer le numéro de la gendarmerie de Perressec, à dix kilomètres du village.

Le gendarme de service se fit expliquer rapidement les événements, le lieu.

– Bougez pas, ne touchez à rien, surtout! Empêchez les curieux d’approcher! On arrive.

En même temps, Louis entendit sonner la vieille comtoise d’Ernest qui lui venait de sa belle-mère. Il était juste deux heures.

Ils repartirent à deux, voir où en était Raymond, et «protéger la scène du crime». Tu parles si Ernest s’intéressait particulièrement à la santé de Raymond! Par contre, la Raymonde, clamsée sur son tas de charbon...

Violette, la femme d’Ernest, voulait aussi absolument aller avec eux, «pour voir». Mais ce n’était bien évidemment pas la place d’une femme! Par contre, ils la chargèrent d’aller chercher d’urgence le médecin à son cabinet.

Elle s’accorda cependant le plaisir jouissif de carillonner la nouvelle tout le long des rues du village.

Pour une fois qu’elle avait quelque chose à dire! Pour une fois qu’elle intéressait!

Voilà pour l’acte inaugural du drame, celui qui appartenait en propre à Louis. Après, son discours répétitif perdait de son intérêt au fur et à mesure que les villageois, devenus parties prenantes, avaient eu à jouer leur propre rôle dans cette affaire.

Le village se mit à bouillir.

Le médecin ouvrit le bal. Prévenu par Violette qui s’était précipitée dans son bureau sans aucun respect pour le secret

médical ni pour la pudeur de la Sandrine Augier en petite tenue, allongée sur la table de consultation. Il avait empoigné sa mallette et abandonné les lieux au grand dam de ses patients. Mis obligeamment au courant par Violette, ils se sentirent soudain tous moins malades et se précipitèrent à sa suite.

Le docteur arriva à la campagne, flanqué de son troupeau clopin-clopinant de mal portants et suivi de près par une Violette émoustillée qui ne le quittait pas d'un pas. Elle aurait bien voulu entrer, elle aussi, aller voir. Mais les trois cerbères, Louis, Raymond et Ernest veillaient à l'entrée de l'allée.

Les gendarmes avaient dit.....

Il en aura pris pour son grade Ernest, le soir, de retour à la maison, pour ne pas lui avoir permis d'aller voir à l'intérieur. Et ce n'est pas fini. Avec Violette, ce n'est jamais fini.

Un regard au corps suffit au docteur pour confirmer la mort de Raymonde. Par contre, il ne diagnostiqua rien de grave pour Raymond. Sa tension était redevenue normale et son cœur suivait son petit bonhomme de chemin.

L'émotion, sans doute.

Arrivèrent ensuite, tonitruantes, les deux voitures de la gendarmerie, gyrophares allumés et sirènes hurlantes, suivies de près par l'ambulance des pompiers du village d'à côté, tout aussi bruyante.

Ce boucan mit en émoi les rares villageois non encore au courant, qui se précipitèrent à leur tour aux nouvelles.

Une heure après le drame, le village au complet était attroupe sur la route, près du cordon plastique rouge et blanc qui barrait le passage vers la haie menant à la campagne de Raymond et à «la scène du crime». Seule, Denise, prévenue pourtant par une bonne âme intéressée, brillait par son absence.

Domage! On aurait bien aimé voir sa tête.

Cette barrière symbolique avait quelque chose d'incongru

pour eux. Comme si on les privait d'une partie de leur patrimoine, comme si la campagne et ses alentours bénéficiaient maintenant d'un statut d'exterritorialité.

Ce n'était pas normal. Ils étaient chez eux, non ?

Le maire, prévenu, au premier rang devant le cordon, discutait avec la chef des gendarmes pendant que des sous-fifres examinaient les lieux.

Enfin, arrivèrent de Digne, en enfilade, plusieurs voitures, celles des officiels en civil : juge, greffier, procureur et autres, qui se serrèrent cérémonieusement la main. Ils allèrent ensuite rendre une courte visite de courtoisie à Raymonde, discutèrent un moment au soleil avec les gendarmes, avec le maire, puis repartirent, indifférents à la foule qui s'agglutinait devant l'allée.

Des gens en blouse blanche et chaussons, sortes de cosmonautes improbables, arrivés avec eux, restèrent et investirent les lieux.

Ils en mirent du temps à tout faire ! Ils fouillèrent de fond en comble la cabane, retournant tout, se couvrant de toiles d'araignée et de poussière de charbon. Ils demandèrent au maire de leur fournir des pelles pour transvaser le tas de charbon d'un coin à l'autre de la pièce ! Ils étaient beaux à voir, après ! Le blanc, c'était parfait pour ce genre de travail, tiens !

Avant de repartir, ils visitèrent aussi la maison de Raymonde. Ils y restèrent un bon moment et mirent des scellés aux portes en abandonnant les lieux.

On avait tous vu partir Raymonde sur un brancard, enveloppée dans une sorte de sac plastique, un sac poubelle, presque. Ça avait frappé les imaginations, une sortie pareille ! Quand on l'avait évacuée du cabanon, un spasme avait parcouru le rang

des femmes du village. Le ventre avait réagi. Une rumeur, une sorte de mélodie instantanée, spontanée, immémoriale :

– Oh! Pôvre!

– Misère!

– Mon Dieu...

Toutes avec le même accent tonique en début d'imploration. Comme un amen de répons, le dimanche matin, à l'église.

Bernard fut plus trivial :

– Maintenant qu'elle a retourné ses chaussettes, elle est parée pour aller fumer les taupes, la Raymonde!

On le regarda de travers. Un inconvenant, ce Bernard.

Tout de même, qui aurait dit que la mort de Raymonde passionnerait à ce point le village ?

Louis et Raymond avaient été embarqués et menés à la gendarmerie de Perressec afin d'y subir un premier interrogatoire sérieux. On attendait leur retour avec impatience, si retour, il devait y avoir, parce que, tout de même, on commençait à se poser des questions, Raymonde n'avait pas été assassinée par l'opération du Saint-Esprit, pas vrai ?

Avec l'arrivée de la nuit, les choses finirent par rentrer dans un semblant d'ordre. À part les scellés sur les portes de la cabane et de la maison de Raymonde, le cordon de sécurité maintenu autour du cabanon, ainsi qu'un certain vibrionnement de l'air dans les rues au village, rien ne rappelait plus les événements de l'après-midi.

Le corps de Raymonde avait été embarqué par une ambulance vers on ne sait où. Y avait-il seulement un truc médico-légal

à Digne? On en doutait. À Manosque peut-être? Ou alors directement à Aix? C'était le plus probable. Les gendarmes jouaient les importants et ne «communiquaient» pas. Ils regardaient tout le monde comme s'ils cherchaient déjà un assassin putatif.

Ils avaient demandé à Paul, le maire, si la morte, Raymonde Roux, avait de la famille proche :

– À part au cimetière...

C'était risqué comme plaisanterie, avec la maréchaussée en majesté et dans de telles circonstances. Il se reprit vite :

Elle avait une grande parentèle, Raymonde, elle avait des liens avec au moins un bon tiers du village si on remontait assez haut, mais pas vraiment de proches. Son mari et sa sœur, étaient morts. Elle avait eu un fils, décédé lui aussi, à quinze ans d'une méningite foudroyante. Elle ne s'en était jamais vraiment remise et son mari non plus.

Le plus proche parent restait son neveu, le fils de sa sœur, postier lui aussi, à Mane, près de Forcalquier. Le maire le connaissait de vue. Il venait de temps en temps avec sa petite famille la visiter, comme on fait pour un malade à l'hôpital, histoire de voir comment elle allait, la tata à héritage, histoire aussi de se rappeler à son bon souvenir, pour le moment venu.

Le moment était venu.

C'était ce neveu, sans doute, qui allait hériter de la ferme familiale de Raymonde, une grosse bâtisse que son défunt mari avait passé sa vie à tenter de garder en état, de moderniser, même. Il y avait perdu la santé, cet homme, mais Raymonde était attachée à sa ruine. Elle avait mis la main à la pâte pour la restauration. Elle était bien moins grosse, à l'époque. Ils avaient bossé dur à deux. Et quand ce n'était pas la maison, c'était le jardin. Mille mètres carrés de potager, faut s'en occuper !

Comme le dit le maire aux gendarmes :

– À cette époque, Raymonde et Joseph, c'était pas des gens qui s'écoutaient. Y'z-allaient toujours de l'avant.

Mais depuis la mort de son fils, puis de son mari, Raymonde n'avait plus goût à rien. Elle se laissait aller. Le jardin était à l'abandon, la ferme recommençait à se décrépiter et son tour de taille en avait pris un sacré coup.

Nous étions le vingt-quatre octobre 2010, et il faisait un temps magnifique.

Une belle journée de début d'automne, vraiment.

Louis et Raymond refirent surface vers dix neuf heures. On s'y attendait. On les attendait. Toute la gent masculine du village, et même quelques femmes sans vergogne, s'étaient donné rendez-vous au café où tout le monde se languissait devant les pastis, en attendant leur retour.

– Sûr qu'ils en auront pas fini avec eux avant la nuit !

– Ils vont te les esquicher à fond !

Faute de nouveaux éléments pour alimenter, raviver la flamme du souvenir, on bavassait sur l'héritage :

– Le neveu, il aura pas trop attendu, té !

– Qu'est-ce qu'il va en faire ? Il va probablement pas venir s'installer ici, il a fait construire à Forcalquier.

– Tu crois qu'il va vendre ?

Le grand mot était lâché : Vendre.

Certes, la ferme intéressait. On n'allait pas l'avouer devant tout le monde, mais elle intéressait. Il y avait de quoi aménager sans problèmes, quatre à cinq gîtes, là-dedans. Des gîtes qui, en location trois mois d'été, pourraient rapporter largement le revenu annuel d'un agriculteur. Mais pour ces petits

fermiers, la maison représentait un trop gros morceau pour leurs budgets étriqués. Encore une fois, ce serait un gros qui achèterait, et l'on savait bien qui, allez! Y'en a pas trente six, dans les environs.

Restaient les terres!

Ah! Les terres....

Les doigts se crispaient autour des verres. Des terres à vendre... à acheter... Au village, beaucoup ne vivaient que pour ça.

C'est qu'elle en avait, des terres, la Raymonde, à force d'avoir hérité de droite et de gauche.

Ils en étaient déjà à se reluquer entre eux, supputant leurs chances. Qui guignait quoi? Qui ferait monter les enchères? Jusqu'à quelle hauteur? Quels arrangements pourraient éventuellement être passés en douce?

Quand la voiture de la gendarmerie déposa les deux héros au milieu de la placette, tout le café se dévida sur la terrasse.

À peine déposé, Raymond fila directement chez lui, pas très sûr de ce qui l'attendait. Louis, au contraire, n'était pas pressé de rentrer. Il n'avait qu'une hâte, recueillir les moissons de sa gloire nouvelle. Ses lauriers étaient coupés, il lui fallait les tresser.

Il s'attendait à cet accueil. Il le méritait. Il entra en héros antique dans un Café du Commerce surbooké, surexcité.

Dix fois, vingt fois, il lui fallut répéter son odyssée.

Et après, conférence de presse:

Non, il n'avait pas vu arriver Raymonde.

Non, il n'avait vu personne d'autre entrer ou sortir pendant qu'il ramassait ses carottes.

Non, il n'avait entendu aucun cri, aucun gémissement.

Oui, c'eût été possible que quelqu'un soit venu par derrière

le cabanon, de l'autre côté de la haie, pendant qu'il ramassait ses carottes, il n'avait pas toujours les yeux fixés dessus, forcément, mais non, il ne le croyait pas, il aurait été attiré par le mouvement.

Non, Raymond n'avait pas l'air en colère, ni préoccupé, en arrivant, plutôt la légèreté souriante d'un qui envisage de se vider les burnes dans les dix minutes qui allaient suivre.

Non, Raymond n'était pas resté longtemps à l'intérieur ; dix secondes, au plus.

Oui, pendant ces dix secondes, Raymond aurait pu, évidemment, en faisant vite... mais il n'y croyait pas non plus.

Non, Raymond n'avait pas de couteau sanglant en main avec lui en sortant.

Non, à vue de nez, il ne croyait pas du tout que ce fût Raymond qui avait fait le coup, vu l'état dans lequel il était en sortant.

Non ! Bien sûr que non qu'il n'était pas entré dans la cabane avant Raymond, qu'il n'avait jamais couché avec Raymonde !

– Dites donc... Il aurait fallu payer cher, pour...

– Que tu dis !

– Arrête ! Tout ça, c'est que de la baliverne !

Ils n'allaient pas quand même commencer par le soupçonner ? Lui, la probité même !

– Moi, la vérité, j'peux pas dire autre chose ! C'est marqué sur mon visage !

Avec sa trogne fleurie et son gros nez rouge, sa moustache roussie par le tabac près des lèvres, la vérité se marquait en hiéroglyphes.

Il n'était pas comme Raymond, lui. Ça ne le tarabustait plus trop, ces choses-là, ces histoires de cul... Encore que, si l'occasion se présentait....

Mais de là à aller violer la Raymonde sur son tas de charbon et la tuer ensuite... Non, non, et non!

D'ailleurs avait-elle été violée? Aux dernières nouvelles, les gendarmes ne le pensaient pas. Ils attendaient encore les premières conclusions du médecin légiste, mais à leur avis...

Le chœur antique se déchaîna.

Sur Raymonde déjà :

– Pauvre femme! Quand je pense...

– Elle méritait pas ça!

– Peuchère! Ça me fait peine pour elle!

– Une femme si serviable!

Bien sûr, elle avait à cette heure toutes les qualités. On n'allait pas médire d'elle, en plus!

Le Bernard, un connaisseur, toujours plein de délicatesse et d'une haute tenue morale s'y risqua pourtant :

– Cette fille, c'était un remède contre l'amour. Tu la sautais une fois et après t'étais vacciné! Je me demande comment le Raymond, il pouvait...

Certains approuvèrent, vaguement gênés par de vagues réminiscences, mais tout le monde n'avait pas vécu l'expérience, on faisait confiance.

Mais était-ce bien le moment d'évoquer de telles choses?

Un autre embraya :

– D'autant que Raymond, il n'était pas le seul, à mon avis!

– Ah bon?

– J'ai rien dit. Je sais rien, d'ailleurs. N'empêche...

N'empêche...

N'empêche qu'on causait et que les imaginations allaient leur train.

Dans un coin, Julien, le correspondant local de La Provence prenait des notes. C'est vrai que, le lendemain, la presse

saurait, et que cette affaire allait attirer des gens, des curieux, des journalistes... peut-être bien même la télé régionale !

Tous ces gens, ces étrangers qui allaient déferler dans le village, farfouiller partout, interroger, photographier...

Un frisson d'anticipation. Embêtant et enivrant à la fois.

Pourtant, pour un œil, une oreille avertis, malgré le drame vécu en commun, la matière humaine du Café du Commerce n'était pas une pâte si homogène que ça. Des grumeaux se formaient ici et là dans le chaudron de la grande salle. Il importait que d'aucuns aillent ou n'aillent pas avec d'autres. Même si chacun parlait avec chacun, les vieux clivages, les vieilles rancœurs, sans doute, effleuraient et troublaient l'unanimité de la déploration. J'avais du mal à discerner ces mouvements de convection dans cette masse compacte, mais ils existaient, je les sentais.

Chose curieuse, l'assassin ne préoccupait guère l'assemblée qui, après les terres, la passion de Raymonde et quelques remarques frivoles sur sa sexualité, préférait encarter l'événement dans un thème de tragédie antique. La conversation flottait sur un gros nuage, de non-dits, d'évocations d'un passé lointain mystérieux, de remarques sibyllines.

J'en pêchais quelques-unes au passage :

– Fallait bien que ça arrive !

– Tôt ou tard, ça devait arriver !

– La dernière fois, c'était quand, déjà ?

– En quatre-vingt-deux, juste le jour où les Italiens ont battu l'Allemagne en coupe du monde.

– Vingt-huit ans ! Le compte est bon !

J'étais le seul étranger au village dans la salle. Ils ne faisaient apparemment guère attention à moi mais je sentais cette

inattention délibérée. J'étais de trop. Si je n'avais pas été là, ils se seraient livrés plus facilement, montrés moins énigmatiques.

Et certains de me lancer des regards perdus, lourds de sous-entendus. Si j'avais un tant soi peu de décence, je me sentirais le devoir de partir, de les laisser communier, couvrir leur deuil ensemble.

Raison majeure, je n'étais pas du village. Depuis mon arrivée au café, on ne cessait de me le faire sentir. J'étais trop jeune aussi, pas assez causant, ne connaissant rien à rien, ici. Qu'est-ce que je savais des histoires du village? Qu'est-ce que j'avais aussi à en savoir?

Quelle confiance d'ailleurs accorder à un gars qui ne buvait pas de pastis, d'alcool en général, et qui se tapait régulièrement du lait menthe.

Du lait menthe!

J'étais enkysté dans mon coin, autour de mon petit guéridon près de la fenêtre. J'attendais en vain qu'Aline, la patronne, une fille du village partie à Digne comme serveuse et revenue en propriétaire, m'apportât mon repas du soir. Aline avait bien d'autres conversations à mener avant de s'occuper de mon repas, mais pas question pour moi de partir. Je n'étais pas pressé et beaucoup trop intéressé par ce qui se disait.

Pour une fois qu'il se passait quelque chose ici!

Au bout d'un an et demi au secrétariat de mairie, je commençais à me faire une idée sur les locaux et leur mentalité, mais ce soir, j'étais en plein cœur de ce qui faisait l'âme du village, un vrai maelstrom de passions.

J'aime énormément ces atmosphères de café, avec ces paroles perdues, ces grosses conneries et quelquefois ces remarques à l'emporte pièce, hallucinantes de vérité. J'ai toujours adoré les brèves de comptoir.

Mais je ne me suis pas présenté, excusez-moi: Frédéric Maugis, trente-deux ans, employé au secrétariat de mairie comme intérimaire. Un intérim qui devrait, sauf imprévu toujours possible par ces temps troublés, se transformer bientôt en CDI.

Paul, le maire apprécie mon travail alors que la titulaire, Yolande, une quinquagénaire célibataire, dépressive depuis trop longtemps, ne tient plus sa place. Elle tente régulièrement de se suicider sans y arriver, même si certaine fois, elle n'est pas loin d'y parvenir, même si beaucoup au village le souhaite. Comme ils le disent tous:

– Elle ne sait pas ce qu'elle veut! Elle n'a que de la fantaisie dans la tête, cette femme!

Paul ne la supporte plus! Ce matin encore, juste avant les événements, quand il arriva au bureau, il fulminait déjà contre elle:

– Elle me fait chier! Mais elle me fait chier! C'est rien de le dire.

– Qui ça?

– Yolande!

– Qu'est-ce qu'elle a encore fait? Elle ne devait pas aller à l'hôpital hier après-midi?

– Oui! Elle y est allée. Quinze jours de congé, ils lui ont aligné! Elle avait des problèmes à la tête, paraît-il. Je sais pas trop quoi... Là-bas, ils ont cherché son cerveau. Ils ont pas trouvé.

Même en colère, il arrive encore à plaisanter.

Il en est arrivé au point de la haïr, ce qui est tout bénéfique pour moi, mais l'atmosphère au bureau, entre nous trois... je vous dis pas!

Ses absences se multiplient et le secrétariat de mairie en est perturbé. Sous la pression du maire elle est prête à partir, mais pas avant d'avoir obtenu son statut d'invalide, ce qui lui

permettrait plus facilement de prendre une retraite anticipée et ainsi d'avoir tout son temps pour se donner à fond à sa passion : numériser l'état civil et les archives du village.

Une obsession de vieille fille.

Avant même ses crises de dépression, elle pratiquait déjà ce hobby, au détriment de son travail. En retraite, rien ne l'empêchera de continuer autant qu'elle le voudra, sans être continuellement dérangée par des contingences professionnelles inadéquates. Le maire lui a promis un accès illimité aux archives, mais à condition qu'elle parte. Et vite !

Cette folie douce l'occupera, la distraira. Elle n'emmerdera personne. Un plus même, pour la municipalité : des archives numérisées, excusez du peu !

En attendant, je ne peux pas tout faire de ce que faisait Yolande. Il y a des sujets où je n'y connais rien, moi. Du coup, Paul est obligé d'être présent bien plus souvent qu'avant, quand elle n'est pas là, pour m'expliquer le pourquoi du comment, et ça l'emmerde.

Et pas question de compter sur ses adjoints, tous plus nuls les uns que les autres, choisis en fonction de leur clan familial plutôt que de leur compétence, pour lui prêter main forte.

Ça, quand il s'agit de l'adjudication des terres municipales, ils sont bien là, tous, ils n'y manquent pas, mais pour venir donner un coup de main au secrétariat, prendre un dossier chiant en charge...

Encore heureux que Paul puisse confier de plus en plus le soin de ses terres à son fils pour se consacrer à son boulot de maire, sinon...

Mais quand même !

Je n'ai pas été particulièrement ravi de venir m'enterrer dans ce bled, mais à mon âge, un premier CDI, je ne pouvais pas me permettre de cracher dessus, quitte, par la suite, à chercher

autre chose de plus intéressant, dans une plus grande ville, Digne ou Manosque, par exemple.

Je ne suis quand même qu'à vingt minutes de Digne. C'est assez facilement faisable en voiture.

J'ai trouvé une chambre chez l'habitant et mange régulièrement, cinq soirs par semaine, au Café du Commerce qui ne fait pas vraiment restaurant mais qui, à l'occasion, et comme je travaille au village...

Si je reste, il me faudra trouver un gîte plus adéquat.

Je songe à me chercher une location pas trop chère, pas trop moche : une chambre, une cuisine... un petit chez moi, quoi.

Ce serait bien la première fois. Entre l'appart de mes parents à Digne, et celui de ma copine à Château, je n'ai jamais rien eu à moi. À trente-deux ans, il serait plus que temps !

Une qui apprécie peu de me voir m'incruster dans ce village perdu, c'est Sandrine, ma copine. Nous ne pouvons nous voir que le week-end ou sur nos temps de RTT, qui ne tombent pas forcément au même moment. Elle me le reproche. Qu'est-ce que j'y peux ? Trouver ce boulot a déjà été galère. Je ne vais pas le laisser tomber comme ça, pour ses beaux yeux qui d'ailleurs, de plus en plus, ont tendance à regarder ailleurs. C'est le problème, avec l'éloignement. Loin des yeux, loin du cœur.

Comme on dit.

C'est vrai que, depuis un certain temps, ce n'est plus ça, entre nous. Est-ce que ça l'a jamais été ? J'ai l'impression qu'ensemble, on est tous les deux en stand-by, en attendant, chacun, de trouver mieux.

Quoi qu'il en soit, il me faut urgemment trouver un chez moi. J'en ai besoin.

Vers huit heures, le café se vida peu à peu, et Aline daigna m'apporter enfin une part de pizza surgelée à peine tiédie, une caillette un peu sèche, mon yaourt nature et une pomme.

– J'ai pas eu le temps de cuisiner, «avec tout ça!», vous comprenez ?

– Je comprends.

Louis plus qu'à moitié pété, maintenant, rasait tout le monde en ravaudant pour la énième fois sa légende devant un public maintenant clairsemé, saturé. Heureusement, son petit-fils vint sonner le rappel des troupes :

– À la soupe !

– J'ai pas faim !

– Viens quand même !

Il ne lui laissa pas le choix. Il le prit par le bras et guida ses pas hésitants vers la sortie. Dix-huit ans et une carrure imposante.

– Les jeunes, ça respecte plus rien !

Une fois Louis parti au bras du gamin, le café retrouva un calme presque habituel. Quelques touristes du camping voisin, qui n'étaient même pas au courant, entrèrent prendre un verre pour finir leur soirée, juste au moment où je terminais mon repas succinct, ce qui brisa net les dernières velléités villageoises de continuer à broder les événements sur nouveau frai.

Ce n'était pas des sujets à traiter devant des étrangers. Déjà qu'avec le petit jeune de la mairie, là-bas dans son coin, qui prenait des airs de rien mais qui avait ses oreilles qui jouaient les radars...

Je n'avais plus rien à faire au café, mais je n'avais pas non plus une envie folle de retourner m'enfermer dans ma chambre humide alors qu'il faisait si bon dehors et que toute cette histoire me trottait dans la tête.

Pourquoi pas une petite promenade ?

La nuit était déjà tombée mais il faisait encore très doux. C'est fou ce que les jours raccourcissent vite en septembre !

Comme par hasard, je me retrouvai à roder autour du Lieu. Comme par hasard, je n'étais pas le seul. Comme par hasard, des ombres passaient et repassaient sur le chemin, sans s'arrêter devant l'allée du cabanon, mais en ralentissant le pas.

On se saluait d'un murmure.

Les imaginaires travaillaient.

Je rentrai enfin et me couchai. Que pouvais-je faire d'autre ? Pas envie de lire, de regarder des séries policières américaines à la télé. Bien fades, du coup, après cette folle journée.

Je n'arrivais pas à m'endormir. Trop excité. Les événements me revenaient en boucle. De grosses bulles de souvenirs venaient floquer mes rêvasseries de motifs récurrents.

Comment l'assassin a-t-il pu procéder, en plein après-midi, à la vue de tous ? Qu'est ce qui avait bien pu se passer dans le cabanon, juste avant l'arrivée de Raymond ? Louis aurait pu... mais non ! Raymond aussi, aurait pu, bien sûr...

Louis, Raymond... Pas eux, quand même !

Qui d'autre, alors ? Il y aurait donc un assassin au village ? Mais pour quelle raison tuer Raymonde ? Surtout dans une situation aussi scabreuse, à un moment aussi peu adéquat.

Pas pour cette pauvre histoire de cul, tout de même ! Qui cela gênait-il ?

Je n'arrivais pas à l'imaginer.

Pauvre Raymonde ! Pauvre femme ! Pauvre destin.

Qui, ce soir, au fond de son lit, pensait encore à elle autrement qu'en objet de mystère ?

Raymond ?

II

Les gendarmes sont venus à la mairie, m'interroger et voir le maire.

Ils n'ont pas perdu de temps!

Le temps, lui, justement, a bien changé pendant la nuit. Depuis ce matin, il pleut des cordes. Ils m'ont tout salopé le bureau, avec leurs grosses godasses boueuses. Quand on a un uniforme sur le dos, on se croit tout permis. Je n'ai pas osé leur dire que le paillason à l'entrée n'était pas fait pour les chiens mais je n'en pensais pas moins.

Tout de même, où ils se croyaient?

Ils voulaient savoir s'il y avait eu des mouvements particuliers d'arrivées et de départs dans la population, ces temps-ci, s'il y avait eu des vagabonds de passage, si j'avais entendu dire quoi que ce soit concernant la postière, Raymond, leur relation... Et qu'en pensait Denise, sa femme? Était-elle jalouse? Etc.

Pauvre Denise! Je la voyais mal avec le couteau de la vengeance en main, venir trucidier Raymonde.

Elle n'aurait pas fait le poids, face à elle.

Denise: plus de soixante ans au compteur. Plus précisément? Secret défense! Cela fait beau temps qu'elle n'a plus d'âge. Un visage que l'on pourrait dire ingrat, des cheveux blancs, fins, fous, électriques, qui ne se coiffent pas, une voix douce, au

timbre monotone, aux intonations discrètes et de gros yeux bruns expressifs qui roulent, effarés quand elle vous raconte la plus banale des histoires.

Petite, gracile, elle marche à pas menus, ne déplace pas d'air, ne fait jamais que passer... Vêtue de terne, surtout ne pas se faire remarquer, elle s'enveloppe d'un châle frileux pour mieux se clôturer.

Un chat sauvage, méfiant, inquiet, craignant l'eau froide à force de s'être fait échauder par la vie. Un chat qui s'avance précautionneusement à travers les flaques d'humanité en faisant bien attention à ne pas se mouiller les pattes.

Quinze ans de mariage et un miracle journallement renouvelé: quelqu'un qui la supporte et qu'elle supporte. Et même si Raymond la trompe copieusement, qu'est-ce que cela peut bien lui faire? Pour ce qu'elle a encore envie de faire la chose... Pour ce qu'elle en a jamais eu envie...

Non, elle n'était pas jalouse, et l'imaginer en furie vengeresse...

Encore que... Que connaît-on des gens?

Non! Quand même! Elle ne pouvait être mise en cause. Louis nous l'avait affirmé: quand Raymond était parti de chez lui, elle était devant sa télé, à regarder « La petite maison dans la prairie ».

Et pour la faire déquiller de devant son écran pendant sa série...

– Sale temps! Un petit café?

– C'est pas de refus!

On est bien équipé à la mairie. Yolande tient à son petit confort. Elle avait exigé du maire une mini kitchenette avec mini-frigidaire, micro-onde et cafetière. Du luxe, par ici! Qui avait fait jaser, à l'époque. Ici, il n'en faut pas beaucoup pour faire jaser.

Mais pas question de partager avec moi, hein! Chacun sa boîte de café, ses sachets de thé, de tisane, et son sucre! Encore que, je la soupçonne de piquer dans mon Espresso quand j'ai le dos tourné.

De façon plus générale tout le bureau est à sa main. Yolande a tout disposé pour faciliter la vie à une gauchère maniaque. Quand elle ne sera plus là, je devrai tout réorganiser. En attendant, pas question de toucher à quoi que ce soit, dans ses affaires, sinon, elle me fait un caca nerveux!

Patience!

J'aurais pu bavasser plus que je ne l'ai fait avec les gendarmes mais je ne sais pas pourquoi, je me suis retenu. Je ne leur ai pas parlé de cette connivence de village qui, hier soir, au café, semblait lier le crime à une histoire commune plus vaste, au-delà de leurs rancœurs, de leurs querelles. Après tout, ce n'était qu'une impression.

Je ne leur ai pas parlé non plus de cette remarque sur un éventuel second coquin dans la vie de Raymonde.

Le village déteint sur moi. Allogène, je le suis et le serai toujours, ici, mais moins cependant que les gendarmes qui restent, pour les habitants, des étrangers absolus, menaçants, inassimilables, toujours prêts à vous pourrir la vie, à vous fourrer vicieusement une contredanse dans les moments les plus inadéquats, pour des péchés les plus véniels. Et pourtant, ils ont leur utilité, on ne peut le nier. On les supporte donc, mais surtout qu'ils ne viennent pas fourrer leur nez dans ce qui ne les regarde pas.

Au demeurant, ils savaient déjà l'essentiel: la relation amoureuse qui existait entre Raymond et Raymonde. Le reste, ce n'était pas des faits, pas vrai? Juste de l'insaisissable.

S'il fallait raconter tous les ragots qui courent dans les rues du village...

Et puis, surtout, je n'allais pas les aider à piétiner mes plates-bandes.

Pendant ma nuit d'insomnie, m'était montée une envie soudaine de mener ma propre enquête. Qui, plus idéalement placé que moi, pouvait recueillir différentes informations, officielles, officieuses et bavardages, et en faire la synthèse ?

De plus, j'avais ma petite idée sur la façon dont j'allais procéder.

Ce n'est pas si souvent que l'on se trouve confronté à une telle histoire, dans sa vie. Une occasion à ne pas rater.

J'ai toujours été un fan d'histoires policières. De Sherlock Holmes à Fred Vargas, j'ai tout lu. Mon seul bien, entassée dans ma chambre chez mes parents, une collection impressionnante de polars que je lis, relis, et que je note sur la page de garde, en plus de mes initiales :

Un rond : nul. Auteur à laisser tomber.

Une étoile : ouais, sans plus.

Deux étoiles : bon livre. Lire autre chose de l'auteur.

Trois étoiles : chef d'œuvre.

Pour une fois, probablement unique dans ma vie, on m'offrait sur un plateau un champ d'investigation excitant... Du quatre étoiles !

Ils étaient presque plus bavards que moi, les gendarmes. Trop, à mon avis, pour des fonctionnaires assermentés, tenus au secret de l'instruction. Leur gobelet en main, ils ne rechignaient pas à bavasser, en attendant le maire qui tardait.

Et je n'allais pas les décourager, bien au contraire.

J'appris que Raymonde était morte d'un coup de couteau, un seul, en plein cœur. Un coup de maître.

Une mort instantanée, en tout cas. Elle n'avait pas eu le temps de souffrir.

Tant mieux ! Pauvre fille !

Un professionnel ? Non. L'arme du crime devait être un petit couteau, genre couteau de cuisine, qui avait provoqué la blessure mortelle. Pas vraiment fait pour ce genre de boulot. Bien porté, pourtant, il avait fait du dégât !

Drôle d'arme pour un crime. Comment se décider à aller tuer quelqu'un avec un couteau de cuisine à peine capable d'entamer un lapin ?

Comme si le crime n'avait pas été prémédité.

On n'avait pas retrouvé le couteau, ni dans la cahute, ni dans les alentours. Ils avaient tout fouillé, tout retourné. Maintenant, c'était râpé. Ce n'était pas avec ce qu'il tombait qu'ils trouveraient encore des traces !

Raymond n'avait pas de couteau sur lui quand ils l'avaient interrogé. Avait-il eu le temps matériel d'aller le cacher pendant que Louis était parti téléphoner ? Ils en doutaient

Ce n'était pas qu'ils croyaient beaucoup à la culpabilité de l'un ou de l'autre, mais enfin, à part Raymond et Louis, on n'avait vu personne autour de la cabane, pas vrai ?

On avait bien entre-aperçu quelqu'un, de loin, ressemblant à Louis traîner sur le chemin du haut, à peu près à l'heure du crime, mais comme Louis était avec Raymond à ce moment-là, ça ne pouvait pas être lui.

D'ailleurs, Louis remplissait encore plus mal que Raymond le rôle de coupable potentiel.

L'enquête s'annonçait difficile. Je les sentais un peu dépassés.

Ils attendaient d'un instant à l'autre des renforts spécialisés qui les soulageraient.

– Vous connaissiez bien la victime ?

Ils auraient pu trouver plus renseigné que moi pour leur parler de Raymonde Roux, mais je leur dis ce que je savais.

La postière, oui, je commençais à la connaître ! Avec Paul et Yolande, c'était la personne que je pratiquais le plus au village. Guère de jours où je n'ai pas à déposer ou récupérer le courrier, un recommandé ou un paquet. C'est fou ce qu'un secrétariat de mairie peut traiter comme courrier.

Il faut faire gaffe, en plus, avec les tranches horaires d'ouverture qui fondent comme neige au soleil... Il ne faut pas se tromper d'heure ! L'administration des postes n'a qu'une envie c'est de fermer tous ces bureaux de campagne qui lui coûtent plus qu'ils ne lui rapportent, pour les transformer en agences postales gérées directement par les mairies. Comme les villages s'accrochent à leur Poste, elle cherche à arriver à ses fins en rognant petit à petit sur les heures d'ouverture. Nous, nous en sommes réduits à une heure et demie par jour, le matin. Pas plus. De dix heures trente à midi. Faut pas rater le coche. L'après-midi, de trois heures à quatre heures trente, Raymonde devait aller à cinq kilomètres, tenir le bureau de poste du village voisin. Une nouveauté qu'elle n'avait pas particulièrement goûtée !

Entre midi et trois heures, juste le temps pour elle de déjeuner et, accessoirement, quand le besoin s'en faisait sentir, d'aller au charbon !

– Elle était appréciée ?

– Appréciée ? Je peux pas dire. Pas tellement par moi, en tout cas !

Je leur racontai alors la dernière de Raymonde, une histoire arrivée pas plus tard que la semaine dernière, qui décrit bien la bonne femme :

Ce jour-là, j'entrai dans le bureau de poste à dix heures vingt-cinq :

– Faut attendre. J'ouvre qu'à dix heures trente.

Pourquoi, alors, avait-elle débloqué la porte d'entrée avant l'heure ? Pour ne pas avoir à se relever ? Elle me connaissait, pourtant, elle était fonctionnaire, comme moi. Aucune connivence possible.

Patient et pas ratiocineur pour un sou, je me passionnai pour les affiches encensant je ne sais quel produit financier.

À dix heures vingt-sept, elle rajouta un peu de papier à son imprimante, contrôla si tout était bien en ordre sur son bureau, puis s'assit face à son guichet, mains jointes sur le ventre. Elle n'avait rien d'autre à faire, donc elle ne faisait rien, sinon écouter sa radio vagissant de publicité.

Dix heures vingt-neuf, nous étions maintenant trois clients silencieux, debout, face à elle. Nous attendions, pendant qu'elle était à son bureau, plongée, immobile, dans la contemplation de la règle posée devant elle.

La radio corna les dix heures trente. Elle se réveilla, l'éteignit :

– C'est à qui le tour ?

Voilà. C'est, c'était ça, Raymonde.

Et ce que nous en pouvions penser, elle s'en moquait bien !

Le village n'appréciait guère son attitude, mais de là à lui faire des remarques, à l'assassiner sur un tas de charbon... Une payse, en plus...

Au physique, elle soutenait mal une soixantaine douloureusement assumée. Triste, cheveux longs, sans grâce, une peau terne, fripée, aucun soin dans la toilette. Faire des efforts pour s'habiller, se coiffer, se maquiller même légèrement. Pour qui ? Pour quoi ? Elle n'était pas aimable de toute façon.

Tout de même, il fallait bien que Raymond ne soit pas trop regardant, pour lui demander autre chose qu'un carnet de timbres !

Comment Jules, son mari, avait-il fait pour la supporter sa vie durant ? On se posait la question, au village. Par intérêt, sans doute. Sa femme, c'était son coffre-fort. Une fonctionnaire, pour un paysan, c'est du sûr, un salaire qui tombe tous les vingt-huit du mois, tandis que ce que rapporte la terre....

Jules fumait trop. Il est mort, il y a une paire d'années, d'un cancer des poumons. Une mort pénible, une longue agonie douloureuse.

L'attitude de Raymonde devait être aussi pour quelque chose dans son addiction au tabac. Raymonde ne l'aidait pas. Le poids de la vie était si lourd à porter pour tous les deux depuis la mort de leur fils !

Dépression, la maladie endémique dans les villages. Raymonde se résignait à vivre.

Une résignation distanciée par une bonne dose d'humour vache. Cela la sauvait d'un rejet généralisé. Quelqu'une capable de se moquer d'elle et des autres n'est jamais entièrement perdue.

Et elle ? Pourquoi avoir cédé à Raymond, un copain d'enfance, vaguement cousin aussi. Qui ne l'est pas ici, à un degré ou un autre ?

Qu'est-ce qu'elle pouvait lui trouver ? C'est vrai qu'il est encore bien conservé pour son âge, qu'il se tient bien droit

et porte beau, qu'il reste coquet. Quand il va chez Régine, il lui demande toujours de lui faire des reflets dans ses cheveux blancs. Trop, ça ne fait pas naturel. N'empêche, il a toujours la tignasse de ses vingt ans.

Il blaguait avec elle. Il la provoquait. Peut-être est-ce son envie d'elle qui a fini par donner à Raymonde l'envie de lui. Se sentir désirée, ce n'est pas rien.

Elle était du coin, une Arnaud, d'origine, comme un bon tiers du village, mais elle n'avait eu ce poste au village, que sur le tard. Un retour aux sources, en prévision de sa retraite, quelques années avant la mort de son mari. Auparavant, elle travaillait à Digne. Elle habitait sa ferme mais partait tôt et rentrait tard. On ne la voyait presque jamais dans les rues du village. Elle avait pris les habitudes et la mentalité d'une femme de la ville. Elle était mal vue de beaucoup pour son genre «bohème».

« Encore une qui veut péter plus haut que son cul ! » entendait-on dire.

Mais, quand on est née Arnaud, on reste incrustée dans la galaxie villageoise, qu'on le veuille ou non.

Elle méprisait copieusement son monde originaire: « Tous des bouseux ». Si elle avait eu le choix, elle aurait préféré se rapprocher du monde des néo-ruraux de la vallée, mais ils n'étaient pas chaud pour l'intégrer ou pour encore plus, si affinité.

Où était sa place ? Elle détonnait aussi, dans ce milieu très baba cool, très écolo, quasiment un objet de musée pour eux. Elle représentait une provocation permanente. Ils mouraient d'envie de l'exposer en vitrine comme exemple de tout ce qu'il ne faut pas faire dans une vie éthico-écolo.

Ils s'étonnaient tous qu'elle fût encore vivante, « avec le genre de vie qu'elle menait ! »

Elle faisait tout pour s'abréger.

Elle fumait comme un pompier. Au repas de fin d'année organisé dans la salle polyvalente, par exemple, elle quittait la table entre chaque plat pour aller en griller une dans la rue malgré les moins dix affichés par le thermomètre.

Mais le pire, c'était la bouffe. Elle n'aimait ni les légumes ni les fruits. Croquer une carotte et, prétendait-elle, elle tombait malade. Rien ne valait pour sa santé, un bon cheeseburger de chez Quick plutôt que chez Mac Do. Elle avait de ces raffinements dans ses dépravations ! Et la nuit, si elle se relevait, c'était pour bouffer du jambon ou du saucisson.

Planter des topinambours, cultiver quoi que ce soit de bio ? Pas son genre. Elle n'était pas prête non plus à saluer d'un chant joyeux les levers du soleil dans la vallée, en faisant du Qi-gong sur sa terrasse, ni à chausser de gros godillots pour randonner, se régénérer le corps et l'âme à l'esprit des montagnes. Trop grosse, trop molle pour ça.

Si elle avait cédé aux avances peu discrètes de Raymond, malgré son âge et son haleine anisée, c'était bien parce qu'elle n'avait trouvé personne d'autre. Il faut bien que le corps exulte comme le chantait je ne sais plus qui.

Que faisait, dans cette vallée perdue, étroite, dépeuplée, cette fille des villes, des cigarettes, de la malbouffe et du ciné ?

Côté boulot, elle le faisait, sans enthousiasme particulier mais avec la compétence que donne une longue pratique. Il aurait fallu se lever tôt pour trouver des erreurs dans ses comptes. Une minutieuse.

Voilà ce que je pouvais dire aux gendarmes. Pour le reste, tout ce qui la rattachait au background du village, il valait

mieux qu'ils s'adressassent directement au maire ou à quelques commères du village que je me ferais une joie de leur indiquer.

Juste à ce moment, Paul est entré, trempé, La Provence à la main. Les gendarmes l'avaient déjà lue, mais pas moi. Il me l'a laissée sur la table et est entré avec eux dans son bureau.

Le journal avait fait sa une sur le crime. Un quart de page, avec photo de Raymonde à côté de celle de Louis, en « témoin privilégié ». La gloire, pour lui.

Un titre en gras: « **Une nouvelle affaire Dominici ?** »

Ici, quand tu es journaliste et que tu veux vendre du papier, tu remets cette vieille histoire sur le tapis. Elle a marqué les mentalités à un point inimaginable, et ça marche à tous les coups. Tu joues sur du velours.

Sur la photo, une Raymonde en gloire, plus jeune et pour une fois bien coiffée, trônait derrière son guichet. Julien avait dû fouiller ses archives et retrouver cette vieille photo datant de l'inauguration de la poste rénovée.

La photo de Louis était de mauvaise qualité. Bouche ouverte, trogne épanouie, il se détachait sur fond de bouteilles, son univers familial. Julien avait certainement dû la prendre hier soir, au café, avec son portable. Je parierais bien qu'après, il s'était rendu lui-même à Digne, au journal, pour raconter sa petite histoire. La facture de l'article sous les photos, avait plus de tenue que son verbiage fleuri, maladroit et redondant habituel.

J'entendais causer, derrière la porte. J'aurais bien aimé écouter ce qu'ils disaient, mais l'arrivée des journalistes m'en empêcha.

Comme s'ils s'étaient donné le mot, ils arrivèrent tous vers dix heures, traînant avec eux des photographes. Ils n'étaient pas restés longtemps sur les lieux du crime, sous la flotte. Leurs photos ne devaient pas être bien terribles.

Ils sont ensuite passés au Café du Commerce où Louis avait fait l'ouverture. Il les attendait et les a certainement briefés de long en large.

Restait pour eux, la mairie, recueillir les commentaires officiels et glaner peut-être quelques renseignements supplémentaires.

En attendant la sortie des gendarmes et de Paul, ils se rabattirent donc sur du petit gibier, moi en l'occurrence, qui, après Louis le Glorieux, faisait bien pâle figure.

Les gendarmes partis, Paul reçut la horde des journalistes dans mon secrétariat. Il ne fit que leur répéter brièvement ce qu'ils savaient déjà.

À onze heures, un rayon de soleil bienvenu les précipita tous dehors, pour faire la photo « du lieu du crime », de « la maison de la victime » et de Louis en pied, campant fanfaron devant le cabanon, ou dans son champ, arrachant ses carottes. À force, il ne devait plus manger que ça, chez lui ! Il leur fallait aussi des photos de la victime, mais ce n'était pas à nous de les leur fournir. Julien pouvait bien le faire, lui.

Il ne me restait plus qu'à prendre la serpillière et le balai-brosse pour passer un coup par terre. Une véritable porcherie, mon bureau, je vous dis pas !

Et moi, la propreté, je suis maniaque, là-dessus.

Juste comme je finissais, entra un grand jeune homme maigre, à lunettes, un peu plus vieux que moi, à peine, que je connaissais de vue sans pouvoir le remettre. Il se présenta : Olivier Remussat, le neveu de Raymonde Roux, née Arnaud.

Bien sûr, il avait appris la nouvelle par les gendarmes ou dans le journal du matin et bien sûr, il venait fissa aux nouvelles, apparemment plus intéressé par les suites des événements que terrassé par « le deuil qui vient de le frapper ».

Que devait-il faire ?

– À mon avis, puisque vous êtes ici, vous feriez bien de passer voir les gendarmes, vous présenter. Ils doivent traîner du côté du cabanon. De toute façon, vous ne pouvez pas entrer chez votre tante, ils ont mis des scellés partout. Pour le testament, si elle en a fait un, il vous faudra voir avec son notaire.

Un qui ne pleurera pas longtemps sa tata chérie !

À midi juste, après avoir bâfré au bureau en un quart d'heure mon menu habituel : une pissaladière et une quiche lorraine achetées en vitesse entre deux averses à la boulangerie et réchauffées au micro-onde, je suis retourné aux nouvelles au Café du Commerce !

En France, il doit y avoir beaucoup de « Café du Commerce ». Combien encore ? Cette noble enseignne fleure bon son dix-neuvième siècle besogneux, commerçant, ses notables locaux qui se réunissaient autour d'un verre, d'une partie de cartes, un peu comme dans les pièces de Pagnol. À quoi jouaient-ils ? Belote ? Canasta ? Bridge ?

Ici, notre café se hausse du col. Malgré son titre pompeux, il n'arrive pas à la cheville de ceux des petites villes industrielles.

Aline et Didier, son coquin qui prétend « travailler » à la DDE, (comme si l'on travaillait à la DDE), l'avaient repris, il y a une paire d'années à un vieux poivrot qui en trente ans, n'avait jamais fait aucuns travaux dans le bistrot et n'avait payé que fort épisodiquement un loyer jamais réévalué. La proprio était bien assez riche comme ça, surtout à son âge, surtout pour ses besoins, paraît-il ! En plus, elle perdait la tête. Alzheimer !

L'ancien tenancier n'avait même pas demandé la licence pour ouvrir le troquet. Pourquoi faire ? Qui s'en souciait ? Pas les gendarmes, en tout cas !

Sans attendre, les nouveaux s'étaient donc installés et avaient commencé des travaux. De gros travaux. Au bout de quelque temps, ils se sont aperçus que, pour avoir le prêt de la banque, il leur fallait quand même une licence en bonne et due forme, ainsi qu'un contrat de bail. Ils se sont alors décidés à aller voir la moribonde.

Qui, vieille mais pas folle, et surtout pas aussi morte que prévue, fut tout à fait d'accord pour leur signer le bail... après avoir réévalué conséquemment le loyer.

Mais ne voilà-t-il pas que, quelques jours avant la signature devant notaire, elle s'est mise à recevoir les factures de mise aux normes du bistrot.

Salées, les factures !

Les autres s'étaient mis plus de quarante mille euros de travaux sur le dos, et tant qu'à faire, les avaient fait adresser à la vieille, sans même attendre d'avoir signé avec elle.

Erreur fatale !

Cela n'entrait pas dans les comptes de notre avaricieuse qui n'avait pas l'intention de payer quoi que ce soit. Du coup, plus de bail, plus de licence, et donc, plus de prêts des banques, des travaux arrêtés et quarante mille euros déjà croqués pour Aline et Didier.

Endettés jusqu'au cou, ils squattent un bistrot en travaux qu'ils n'ont légalement pas le droit d'ouvrir ni même d'habiter.

Cela se passe ainsi, chez nous.